

L'Anglais avait, un instant levé le nez de dessus son assiette, et si quelqu'un l'eût observé en ce moment, il eût remarqué une contraction de sa face barbue. Mais personne ne s'occupait de l'Anglais à pareil moment. On avait trop à faire de regarder Lebreton.

Lorsque celui-ci avait formulé son ordre au garçon la porte de la salle à manger s'était brusquement ouverte et les deux frères Garmin avaient paru.

Eustache et Léon avait dû se concerter, car ils s'avancèrent du même pas, côte à côte, avec de fortes méchantes intentions peintes sur leurs mufles de chiens hargneux. Ce fut Eustache qui attaqua.

—Monsieur, dit-il, s vous quittez l'hôtel, payez votre note

—J'ai payé le premier de tous vos clients, répondit paisiblement Colman. C'est votre faute si la monnaie ne m'a pas été rendue. Voici mon billet. A vous de vous payer là-dessus.

—On vous a dit que nous n'en avions pas.

—Bah ! vous en avez eu pour tout le monde. En cherchant bien dans vos tiroirs, vous en trouveriez.

—Je ne chercherai pas. Si vous voulez partir, libre à vous, mais je garderai votre valise.

Colman s'était levé. Il avait quitté sa place.

—Allons, vous voulez rire, monsieur Garmin. Dites tout de suite que vous ne voulez pas déranger vos garçons. Mais qu'à cela ne tienne, je vais chercher mon colis moi-même.

Et le jeune homme fit un pas dans la direction de la porte. Eustache, les sourcils froncés, se mit en travers.

—Monsieur, —fit-il, —je n'aime pas qu'on se moque de moi.

—Moi non plus, mon ami, —répliqua Colman sans se départir de son flegme.

Et, se tournant du côté des consommateurs, il dit d'une voix changée :

—Je prends tout le monde à témoin que je suis victime d'une insigne mauvaise foi et que je n'ai pas refusé de payer.

—Nous en sommes témoins, fit la voix grave de l'Anglais.

—Et nous aussi, —cria Dina Ferreix de sa place.

Colman salua ses deux auxiliaires inattendu. Il s'inclina galamment devant la jeune fille.

Le reste de l'assistance avait gardé le silence. Ce que voyant, les Garmin se crurent encouragés dans leur mauvais vouloir.

Léon, venant à la rescousse, appuya les dires de son frère. De son plus rude organe, il ajouta :

—C'est pas tout ça. Monsieur ne peut pas payer sa dépense ; qu'il s'en aille s'il veut, mais nous gardons sa valise. Il reviendra la chercher quand il voudra. Nous la lui rendrons contre espèces bien sonnantes. Nous lui faisons crédit jusque-là.

Lebreton jugea sans doute que sa patience avait assez longtemps duré. Il eut un haussement d'épaules significatif et, s'adressant à Eustache :

—Allons, assez causé comme ça. Je vais chercher ma valise, et faites-moi place.

—Vous ne passerez pas.

—Monsieur Eustache Garmin, —reprit Lebreton, dont la voix eut un tremblement de colère, —je vais sortir d'ici, monter dans la chambre que j'avais retenue, prendre ma valise et quitter votre hôtel. J'ai l'ennui de vous prévenir que quiconque, homme ou bête, essaierait de s'y opposer par la violence, me contraindrait à recourir au droit de légitime défense. Donc, laissez-moi passer. J'ai dit.

Et il marcha délibérément vers la porte.

D'un bond, Léon se jeta devant les battants et s'y adossa, tandis qu'Eustache, les poings fermés, marchait sur Lebreton.

—Nous sommes les maîtres chez nous, —s'était écrié celui-ci, et Léon avait répété : " Nous sommes les maîtres chez nous."

Dans le silence oppressé de la salle, on entendit les voix indignées des demoiselles Ferreix criant :

—C'est odieux ! C'est un véritable guet-apens.

L'Anglais s'était levé et se tenait debout devant sa chaise.

Cependant Colman ne s'était pas laissé intimider par l'attitude agressive des deux hôteliers.

—Place ! ordonna-t-il d'un ton qui ne souffrait point de réplique.

Au lieu d'obéir, l'ainé des Garmin, baissant le front comme un taureau en colère, se rua sur lui.

Le jonc siffla. On entendit un bruit mat, un peu gras, suivi d'un hurlement de douleur. La main gauche d'Eustache venait de retomber le long de sa cuisse, cerclée d'un bourrelet bleuâtre et sanguinolent.

Le misérable avait reculé.

Mais il revenait à la charge, et cette fois, dans la main droite brillait la lame longue et acérée d'un couteau à dépecer pris comme au vol sur la table. En même temps, Léon, quittant la porte, arc-boutait sa jambe gauche comme pour prendre l'élan.

—Pas de ça, Lisette ! interpella Colman

Le stick siffla de nouveau, mais au lieu de frapper de haut en bas, il atteignit le poignet d'Eustache d'un coup de manchette, et le couteau s'échappa des doigts de l'assaillant comme un bouchon jaillit d'une bouteille de champagne, pour se piquer tremblant dans le plancher. Avec un gaillard de cette force à la canne, Eustache Garmin n'avait pas une chance sur cent en sa faveur.

Il avait hurlé derechef. D'un coup de pied, Colman envoya le couteau sous les tables. Mais ce simple mouvement, qui avait un instant détourné son attention, suffit pour permettre à ses deux ennemis de l'attaquer conjointement.

Les deux coquins se ruèrent en même temps sur lui.

A vrai dire, Eustache fut accueilli par un maître coup de poing entre les yeux, mais Léon, le front baissé, les bras tendus, avait réussi à cramponner le jeune homme, visiblement moins robuste que lui. Les reins de Colman plierent. Il tomba, et les deux frères réunis s'acharnèrent sur leur adversaire terrassé.

Mais alors une intervention aussi formidable qu'imprévue se produisit.

Une main de fer saisit Léon Garmin à la nuque, l'enleva comme une chatte à ses petits, et le jeta de l'autre côté de la salle où le cadet des Garmin alla s'écraser comme un paquet de cire sur l'angle d'une table. Et l'Anglais, qui venait d'accomplir cette prouesse, avait d'un coup de talon, débarrassé Colman de l'étreinte d'Eustache, affalé sur le plancher comme une limace.

—Merci, monsieur, —fit Lebreton en tendant la main au généreux insulaire.

—Je crois que c'est fini, —dit tranquillement celui-ci, pendant que les deux mauvais drôles, si rudement étrillés, se relevaient couverts de contusions et d'echymoses, tâtant leurs membres pour s'assurer qu'ils n'avaient rien de cassé.

Allez chercher votre valise, dit l'Anglais à Colman. Ils ne bougeront pas, je vous en réponds.

C'était lui, maintenant, qui gardait la porte, en face des deux frères honteux de leur défaite, et que la terreur d'une pareille leçon tenait dans des dispositions plutôt humbles, en dépit de la rage qui faisait grincer leurs dents.

Le public, lui, considérait le colosse avec une admiration bête. En un instant, l'Anglais avait changé les dispositions des esprits.

Au fond de la salle, les dames Ferreix et la pâle Germaine souriaient nerveusement, avec des larmes d'enthousiasme au bord des paupières.

—Messieurs Garmin, reprit le blond Hercule, je paierai pour monsieur, qui me remboursera. Mais je m'en vais aussi et je vous avertis que les gendarmes seront ici dans une heure. Les témoins ne manqueront pas.

Ce mot "gendarmes" eut le don d'effrayer les deux frères, en même temps qu'il alarmait les voyageurs, ennuyés par la perspective d'un témoignage à fournir. Une dame éleva la voix pour protester.

—Oh ! monsieur, soyez généreux. Je suis sûre que messieurs Garmin regrettent ce qu'ils ont fait. N'allez pas plus loin.

Eustache et Léon tournèrent un regard grimaçant vers cette protectrice qui plaidait les circonstances atténuantes.

—Allons, monsieur, —bégaya Eustache, —nous avouons que nous avons eu tort. Nous sommes peut-être trop vifs, mais nous ne sommes pas méchants. Et puis, nous avons des raisons. Si ce monsieur veut que nous fassions des excuses publiques, nous lui en ferons. Il n'est pas nécessaire pour ça d'aller chercher les gendarmes.

L'Anglais demeurait imperturbable. Ce que voyant, M. de Myriès intervint à son tour.

—Un bon mouvement, messieurs. Pardonnez à ces braves gens et ne poussez pas plus loin votre vengeance.

L'Anglais se tourna vers Lebreton, immobile et froid :

—C'est à vous de décider, monsieur, —dit-il en un français auquel l'accent britannique n'était rien de sa correction.

—Je consens à oublier l'incident, —répliqua Colman, —à la condition que les frères Garmin me remettent une lettre d'excuses attestée véritable par toutes les personnes ici présentes. Sinon, j'appuierai la démarche de monsieur auprès du Parquet.

Et il désignait l'insulaire toujours debout devant la porte.

Il faut croire que les deux frères trouvèrent la solution acceptable, car ils s'empressèrent d'y donner suite, approuvés, d'ailleurs, par M. de Myriès. Au bout de dix minutes. Eustache et Léon, qui étaient sortis avec la permission de l'Anglais, rentrèrent porteurs d'une lettre d'excuses suffisamment plate et obséquieuse, sur laquelle tous les spectateurs de la scène apposèrent leurs signatures, à l'exception pourtant de M. Lucien de Myriès.

—Mon cher père, —dit le gommeux avec une certaine morgue, —il ne me convient pas de mettre mon nom au bas de ce factum.

—A notre tour, monsieur ? —demanda l'Anglais à Lebreton.

Celui-ci écrivit à la suite des signatures cette formule hautaine et significative.

—Lu et approuvé : Colman Lebreton.

L'Anglais réédita la formule et signa, d'une forte et droite écriture : Bertie Johnson.

Il ne restait plus aux deux hommes qu'à quitter l'hôtel. Souples et dociles maintenant, les garçons n'avaient pas attendu de nouveaux ordres et les valises des voyageurs étaient en bas. Il les prirent, saluèrent en rond l'assistance, déjà livrée au commentaire de l'événement, et sortirent ensemble sur le chemin.

Toutes les têtes se mirent aux fenêtres pour les voir s'éloigner d'un pas égal et tranquille sur la route de Saint-Michel-en-Grève.

—Je vais coucher à Trédrez, —avait dit Lebreton à son généreux allié. —Et vous, monsieur ?

—Moi aussi, —avait répondu l'Anglais.

Mais quand ils eurent dépassé les dernières maisons du hameau mis en émoi par les bruits de l'hôtel, les deux hommes se rapprochèrent brusquement l'un de l'autre et Colman dit à demi-voix à son compagnon :

—Mon cher Bertrand, je te dois un beau cierge. Sans toi, ils m'auraient assassiné. Je l'ai échappé belle.

—Bah ! Assassiné, je ne crois pas, car ils en auraient été fort embarrassés. Mais ils auraient pu te donner un mauvais coup. L'essentiel est que personne ne t'ait reconnu et que mon intervention ne leur donne aucune alarme. Tu parles l'anglais aussi bien que moi. Nous ferons donc sagement, jusqu'à nouvel ordre, d'employer cette langue.

—Retournes-tu à Lannion ? demanda encore Lebreton.

—Peut-être. Je tiens à jouer mon rôle d'Anglais aussi parfaitement que possible. Je coucherai à Trédrez ce soir, ou bien je feindrai de trouver l'hôtel trop sale, et je louerai une voiture pour me conduire à Lannion aux premières heures de la nuit. Et toi ?

—Moi, je coucherai à Trédrez. Il faut que je retourne demain à Saint-Efflam. Il y a là un homme qui me paraît en savoir très long sur l'affaire qui nous occupe, mais qui ne parlera pas tout de suite. Il faut le savoir faire parler.